

Échos de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **47 (1918)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le-Lac. — Revue pédagogique, Paris. — Revue suisse de l'enseignement professionnel, Saint-Gall. — Schulreform, Bern. — Schweizerische pädagogische Zeitschrift, Zürich. — Schweizerschule, Einsiedeln. — Schweizerisches Haushaltsblatt, Luzern. — Schweizerische Lehrerzeitung, Zürich. — Schweizerische Lehrerinnen-Zeitung, Bern. — Signal sténographique (Le), Lausanne. — Souvenirs de Sainte-Ursule, Fribourg. — Schulhaus (Das), Berlin. — Rameau de sapin (Le), Neuchâtel. — Travail manuel scolaire (Le), Zurich. — Walter Tell, Bienne. — Zeitschrift für Christliche Erziehung, Paderborn.
(A suivre.)

L'AN NOUVEAU

*L'année, en expirant, tombe en l'éternité
Ainsi qu'un soir d'été, une tremblante goutte,
Lorsqu'elle a parcouru sur la feuille, sa route,
S'en va rouler enfin dans l'étang apaisé.*

*Naguère, elle naquit sous un pâle soleil ;
La main qui la sema, joyeuse de promesses,
Sur nous, frêles roseaux, la mit d'une caresse
Et l'irisa d'azur et de rêves vermeils.*

*L'Espoir nous la donna, le Temps nous la reprend.
Doux et pâle joyau désormais inutile,
Dont le cristal gardait en sa beauté fragile
Les reflets des plaisirs, les lueurs des tourments.*

*Car, lente, peu à peu, dans les pleurs des embruns,
Sous le roulis des flots secouant notre vie,
Perle vibrant toujours, larme toujours grossie,
Elle coulait plus bas à chaque jour défunt.*

*Jusqu'à ce que glissant tout le long du roseau
La goutte arrivée à la pointe de la tige,
Sur la mer du Passé prise par le vertige
Sous un souffle de Dieu se laissa choir dans l'eau.*

P. B.

ÉCHOS DE LA PRESSE

L'enseignement simplifié du français. — « Je tiens pour un malheur public qu'il y ait des grammaires françaises ». Il est, à première vue, difficile de contredire entièrement Anatole France. Car le français n'est pas, comme le grec et le latin, une langue morte qu'on apprend dans les livres sans l'avoir jamais parlée et pour ne la parler jamais.

Langue maternelle, c'est sur les genoux de sa mère que l'enfant l'apprend et, quand il franchit le seuil de l'école, il connaît déjà, pour les avoir depuis longtemps pratiquées, les règles essentielles du « doux parler de France ». Cette connaissance implicite ne pourrait-elle pas suffire, après tout, s'il est vrai qu'il n'est pas plus nécessaire, pour parler, de savoir scientifiquement les règles du langage qu'il n'est indispensable, pour marcher, d'avoir étudié le jeu compliqué des nerfs, des muscles et des os ? N'oublions pas que les femmes du temps de Louis XIV, dont Courier disait qu'elles écrivaient mieux que les plus habiles de notre temps, n'avaient jamais appris un mot de grammaire française, non plus, d'ailleurs, que leurs illustres contemporains et que tous faisaient des fautes d'orthographe.

Mais, dira-t-on, ne sont-ils pas bien rares les privilégiés qui, dans leur enfance, entendent, autour d'eux, parler correctement et arrivent sans livres à la connaissance parfaite de la langue ? Rien de plus juste. Aussi ne faut-il pas bannir l'usage de la grammaire, mais seulement l'abus qu'on en a fait. Ce qu'il faut proscrire, ce sont ces manuels épais, indigestes et pédants qui, du haut de leurs abstractions, prétendent régenter la langue et imposer à la spontanéité et à la liberté de cet organisme délicat les entraves de leurs règles minutieuses. La raison d'être d'une grammaire, ce n'est pas d'asservir la langue, mais de la servir ; c'est de corriger les imperfections, de redresser les déformations ; c'est aussi d'introduire un peu de clarté dans les esprits.

Une bonne grammaire sera donc simple et vivante. Simple, en ce qu'elle se bornera aux règles essentielles, somme toute, peu nombreuses ; vivante, en ce qu'elle ne prétendra point encombrer de jeunes cerveaux de notions abstraites, mais gardera toujours le contact avec la vie — je veux dire avec le langage — par des exemples nombreux, par des exercices variés.

La meilleure grammaire, ce serait, sans doute, celle que l'élève composerait lui-même en découvrant les règles dans les exemples, celle qu'il dégagerait, si j'ose dire, toute palpitante de vie, des écrits des grands maîtres. Méthode admirable et toute naturelle qui, malheureusement, exige à la fois trop de temps et de maturité d'esprit pour être toujours et facilement applicable à l'école primaire.

Ce qu'il faut donc, en définitive, à de très jeunes enfants qui n'ont que quelques courtes années à passer à l'école, c'est un exposé des règles essentielles, clair, simple, pratique, accompagné de nombreux exercices. On sera reconnaissant, croyons-nous, à M. G. Derval d'avoir composé, pour le cours élémentaire et pour le cours moyen, deux petits résumés renfermant les notions que la réflexion et l'expérience reconnaissent comme indispensables à des élèves de neuf à douze ans pour s'exprimer correctement. Ces deux petits livres sont appelés, croyons-nous, à rendre les plus grands services aux maîtres qui sauront s'en servir utilement en vue de simplifier leur enseignement.

Manuel général.

* * *

Ce que l'on n'apprend pas à l'école. — A l'école, on écoute, on ouvre la bouche, on est « montré » et le bon point va au plus docile, à celui qui réfléchit le maître à travers son application et sa sagesse. Dans

la vie. on se débrouille, le plus souvent sans avis ni modèles, en se faisant peu à peu sa petite expérience, et seuls ceux qui ne ressemblent pas aux autres ont quelque chance de passer par-dessus eux. La sagesse de l'école se tient tranquille ; celle du monde se remue, et comment !

A l'école, on ne se sert jamais de ses mains : on est censé ne vivre que par son esprit ! Dans la vie, c'est l'esprit qu'on met au repos et les mains qui se démènent. Pauvres alliés de la nature que notre sottise condamne à ne jamais travailler de concert !

Il faut convenir d'ailleurs que l'esprit lui-même se choisit, à l'école, de bien singuliers objets. Les problèmes, par exemple, y procèdent certainement d'une imagination désordonnée : il s'agit du bénéfice des marchands de chevaux ; de la capacité monstrueuse de ces réservoirs, qu'une soupape vide pendant qu'un robinet les remplit, sans qu'on puisse jamais deviner les raisons d'une agitation aussi vaine ; de ces trains rivaux qui se poursuivent, se dépassent et se croisent dans la nuit ; de ces ouvriers qui sont trois, et dont on se demande ce qu'ils feraient, ce qu'ils gagneraient, ce qu'ils mangeraient si au lieu de trois ils étaient huit, etc., etc. — toutes sortes de beaux énoncés, mais qui imposent à la pensée des préoccupations arbitraires. Le petit élève qui s'en tire à sa gloire est, par contre, souvent incapable de faire mentalement son compte chez la bouchère. Il arrive dans la vie un crayon à la main.

Et ces méthodes ne sont pas spéciales aux mathématiques. Si curieux que cela puisse être, quand on ouvre la bouche à l'école, ce n'est pas pour parler : c'est pour réciter ou, dans le cas le plus favorable, pour raconter ce que les autres ont dit. Etonnez-vous que, sorti de là, on ne soit pas, dans la vie, éloquent en son nom propre !

Il est vrai que nous ne pensons ici qu'à l'école primaire. A l'école secondaire, c'est bien mieux. Lorsqu'on y « prend la plume », on devient du coup Lafayette, Racine ou plus simplement Napoléon — ce qui vous inspire de nobles pensées, un peu différentes, par exemple, des sentiments de tous les jours. Ce doit être moins facile d'écrire à sa grand-mère ; car les mêmes, en général, n'y réussissent pas aussi bien.

A l'école, on apprend des choses auxquelles, dans sa vie, on ne repensera jamais plus, sur le char des rois fainéants, les Etats de l'Amérique centrale, sur les barbares familles des fleurs dont on ignore, bien entendu, le doux visage et le nom français ; on se remplit de ces tristes connaissances que le plus petit Laroussé vous fournirait sur l'heure si, par une malchance extraordinaire, on venait à en avoir besoin.

A l'école, on lit des auteurs que pas un enfant sur cent ne relira une fois dans sa vie — bien que ce soient des livres admirables. Trouvez-moi donc une jeune fille qui emportera en vacances le sermon sur l'*Ambition*.

A l'école, on fait de la chimie, de la géologie, de la cosmographie, de la littérature, mais on n'apprend pas à emmailloter ses enfants, ni à les garder de l'entérite. Les plus graves problèmes du temps présent : ceux de l'alcoolisme, de la dépopulation, du paupérisme, de la tuberculose y figurent en queue de programme, pauvres rubriques qu'aucun souffle n'anime pour les imposer au souci des petits.

Cela n'a pas changé à l'école :

*On sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars dont je n'ai point affaire,
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin...*

Ni mon pot, ni mon marmot, ni ma conscience, ni mon pays.

Comparez donc la place qu'occupent, dans les emplois du temps, les quatre règles et l'éducation sociale, et vous serez édifié. Ce qui n'est point pour décourager les maîtres d'enseigner l'arithmétique ; mais nous pouvons constater sans aigreur que l'école, qui apprend mal à lire, à ne pas parler, à bien mettre l'orthographe et à compter par écrit, ne prépare ni au métier, ni au mariage, ni au vote. L'école ignore, ou à peu près, la vie intérieure, la vie domestique, la vie professionnelle et la vie publique. Ce sont là des lacunes qu'une bonne connaissance de la table de multiplication ne compense qu'imparfaitement.

Bulletin mensuel.

BIBLIOGRAPHIES

Henri Roorda, *Le pédagogue n'aime pas les enfants*, un volume in-16 de 132 pages, Lausanne, Payot éditeur, 1, rue du Bourg. Prix : 2 fr. 50.

Beaucoup de gens persuadés que dans le passé tout était répréhensible et que dans le présent tout est irréprochable, sont des admirateurs sans restrictions de l'école actuelle et des méthodes qu'on y emploie. A ces personnes dont la naïveté n'est pas la moindre des qualités, nous leur conseillons vivement de lire le volume de M. Roorda ; elles apprendront quelques-uns des défauts que présente la pédagogie moderne. L'auteur ne nie pas les bienfaits de l'école actuelle ; il les énumère au contraire avec une manifeste satisfaction ; seulement, il est bien persuadé que tout n'est point parfait et, à cet égard, il indique les côtés fâcheux du système appliqué un peu partout. « Il existe, dit-il, beaucoup d'écoles où les jeunes gens peuvent se spécialiser ; mais nous n'avons pas encore celle où l'enfant pourra s'épanouir. » On dit trop de choses aux écoliers ; on devrait se contenter d'enseigner les intéressantes et les plus utiles. Spécialiste à sa façon, le pédagogue met sur les élèves qui lui sont confiés une empreinte exempte de discrétion ; il a trop la manie enseignante. Ceux qui ont pour tâche de donner aux écoliers une culture générale ont eux-mêmes une culture tellement spéciale qu'ils sont tentés d'oublier la mission, dont ils sont chargés et leur enseignement détaillé par endroits produit un vernis scolaire, dont les regrettables lacunes ont les plus fâcheuses conséquences. L'instruction donnée aux élèves est trop étendue ; on ne tient pas suffisamment compte des moyens possédés par chaque individu ; on a la tendance prononcée de faire passer les élèves par le même moule, sans tenir compte des aptitudes particulières de chacun. Pour remédier à ces défauts sur lesquels il s'étend longuement, M. Roorda propose l'organisation d'une école meilleure, où les heures de classe seraient moins nombreuses afin de mieux épargner les forces de l'ensemble des écoliers, où l'on tiendra compte des goûts et des capacités de